

nale du Saint-Laurent, depuis la Rivière-du-Sud jusqu'à la Rivière-du-Loup, c'est-à-dire une étendue de vingt-sept lieues.

D'après un état des missions du Canada dressé par ordre de Mgr de Laval, en 1683, cette vaste région ne contenait encore qu'une population de trois cent vingt-huit âmes. Kamouraska y est mentionné comme renfermant seulement une famille ; la Bouteillerie (Rivière-Ouelle), huit ; la Grande-Anse ou La Combe Pocière, cinq. Le recensement de 1681 porte, cependant, à onze le chiffre des familles établies à la Rivière-Ouelle. Cette différence de trois familles en moins peut s'expliquer par les fluctuations qu'ont presque toujours à subir les nouveaux établissements.

Le fleuve étant la seule voie de communication d'une seigneurie à l'autre, le missionnaire était obligé de voyager en canot d'écorce pour aller faire la visite de ses ouailles disséminées çà et là le long de la côte. Il avait toujours avec lui sa chapelle portative ; car il ne trouvait, en plusieurs endroits, ni vases sacrés, ni ornements pour le service divin, qu'il célébrait dans la maison de quelques habitants. Un compagnon de voyage montait avec lui le canot d'écorce pour l'aider à manier l'aviron et à porter les effets indispensables au trajet. Était-il appelé auprès de quelque malade, en hiver, il lui fallait franchir la distance qui l'en séparait, monté sur des raquettes, en suivant le bord de la grève, couverte parfois de cinq ou six pieds de neige. Rien ne l'arrêtait, ni le vent glacial, ni le dégel, ni les pluies d'averse qui lui fouettaient le visage et le trempaient jusqu'aux os, ni les tempêtes de neige qui l'enveloppaient de leurs tourbillons, l'empêchaient presque de respirer et de voir plus loin qu'à dix pas devant lui. De distance en distance, il s'asseyait pour reprendre haleine, soit à l'abri de quelques rochers ou de quelques touffes d'arbres, soit dans un campement de sauvages. Heureux quand il pouvait trouver asile le soir sous le toit hospitalier de quelque brave colon. D'aussi loin qu'il était aperçu, la porte s'ouvrait toute grande ; le maître du logis s'avancait tête nue, la figure toute réjouie et avec l'expression d'un profond respect. La mère de famille, entourée de ses enfants, se jetait à genoux pour recevoir la bénédiction du patriarche. On s'empressait autour de lui pour le décharger de son fardeau et lui ôter ses vêtements de voyage. On attisait le feu pour réchauffer ses membres engourdis : la table se dressait et on lui préparait un repas frugal, mais servi d'un grand cœur. S'il était prévenu que le malade qui réclamait son assistance n'était pas en danger assez éminent pour l'obliger à voyager de nuit, la chambre et le lit le plus propre étaient réservés au bon missionnaire, qui, dès la pointe de l'aurore, reprenait sa route accompagné des bénédictions de l'heureuse famille. La visite régulière des missions se faisait deux fois par année.

Un soir, on voyait, à l'embouchure de la rivière Ouelle, une petite troupe d'individus composée d'hommes et d'enfants qui avaient les yeux tournés vers l'anse de Sainte-Anne. Ils regardaient attentivement un point noir flottant sur l'eau, et qui paraissait s'avancer en cotoyant le rivage ; peu à peu, cette forme incertaine se dessina et prit l'apparence d'un canot d'écorce, monté par deux hommes qui pagayaient vigoureusement. Favorisés par la marée montante, ils entrèrent dans la rivière et vinrent accoster au pied du groupe qui les attendait sur le sable de la grève. En se levant du canot pour sauter à terre, un des voyageurs laissa tomber les longs plis d'une soutane noire : c'était l'abbé Morel, attendu impatiemment depuis qu'il avait annoncé qu'il allait venir célébrer la messe pour la première fois sur les bords de la rivière Ouelle. Ce lieu n'avait pas encore dépouillé son aspect sauvage. La hache du défricheur n'avait encore fait que de rares trouées dans le vaste manteau de forêts qui ombrageaient les rives du fleuve et de la rivière. Çà et là, au milieu des éclaircies, s'élevaient quelques maisons entourées de troncs d'arbres calcinés, dont les noires silhouettes se détachaient en relief sur la verdure des moissons qui croissaient dans les interstices. Sur la lisière du bois, des arbres renversés, des amas de branches prêtes à être brûlées, attestaient le travail incessant du bûcheron. Le soleil, qui penchait à l'horizon et allait bientôt se cacher derrière les montagnes du nord, réjouissait ce coin de terre, calme et isolé, en faisant miroiter ses derniers rayons sur la nappe du fleuve, large de cinq lieues ; sur la cime des forêts au-dessus desquelles planaient, en croissant, des essaims de corneilles ; sur le seuil des habitations, où folâtraient les enfants dont les cris joyeux se mêlaient aux chants des goglus, des rossignols et des grives.

L'abbé Morel fut conduit comme en triomphe par les habitants jusqu'à une des maisons voisines où il avait accepté l'hospitalité, et où devait être célébré le saint sacrifice. C'était probablement la maison même du seigneur. La soirée se passa en préparatifs pour la cérémonie du lendemain, qui était un dimanche, tandis que le missionnaire baptisait quelques enfants, entendait les confessions et achevait de réciter son bréviaire. Le jour suivant, au lever du soleil, la clairière qui entourait la maison offrait une scène d'animation inaccoutumée. Les familles des environs émergeaient de la forêt, les unes descendant des côtes qui longent le fleuve, les autres remontant les écores de la rivière après l'avoir traversée à gué ou en canot. Toutes convergèrent vers le même point : la matinée, avec ses rayons éclatants, son ciel bleu, ses chants d'oiseaux, ses acres parfums que la brise enlevait aux écores résineuses des arbres, ses fleurs sauvages au bord des sentiers dont les pieds des passants faisaient tomber les gouttelettes de rosée ; toute cette nature, quelque joyeuse qu'elle fût, était moins réjouie que les cœurs des braves colons. Une cinquantaine de personnes furent bientôt réunies devant la maison en attendant l'heure de la messe. Les figures hâlées de ces travailleurs des bois, les mains rugueuses de la plupart d'entre eux, disaient mieux qu'aucune parole l'apreté de leur existence. Mais ils supportaient gaîment leurs rudes labeurs ; car ils étaient de ceux dont la patrie est au-delà des astres.

A un signe du missionnaire, qui parut un instant à la porte de la maison, toutes les conversations cessèrent et chacun entra en silence. Devant l'autel, qui était dressé sur une table ornée de feuillage et de fleurs des bois, se tenait le célébrant vêtu d'habits sacerdotaux simples et rustiques comme la chapelle improvisée où il allait célébrer les saints mystères. La messe commença, durant laquelle quelques-uns des assistants chantèrent, selon la coutume, les principales parties de l'office divin. Après l'évangile, lorsque le prêtre se retourna et fit une courte, mais touchante exhortation, plus d'une main essuya furtivement quelques larmes ; car il arrivait si rarement, en ces temps lointains, qu'on eût le bonheur d'assister aux saints offices le dimanche ! Le recueillement était grand, les prières ferventes parmi ces humbles et ces petits, perdus dans le désert, oubliés du monde, mais amis de Dieu et qui ne se sentaient de force qu'en lui.

A l'issue de la messe, qui fut bientôt suivie des vêpres, chaque famille reprit le chemin de sa demeure, l'âme en joie, l'esprit plus libre, le corps plus dispos et mieux préparée à supporter le fardeau du jour. L'abbé Morel, de son côté, reprit son bâton de voyage, et alla répandre ailleurs la semence de l'évangile.

A qui, mieux qu'à ces vaillants apôtres, peuvent s'adresser ces paroles de la sainte écriture : "Qu'ils sont beaux, sur les montagnes, les pieds de ceux qui évangélisent la paix !" Un écrivain protestant, qui ne peut être soupçonné de partialité en faveur du catholicisme, fait, à ce sujet, les remarques suivantes : "Les actes splendides de dévouement des anciens missionnaires jésuites ont leurs annales ; les contestations messéantes des évêques et des gouverneurs ont leurs archives, mais les patients tra-

voux des curés missionnaires restent dans l'obscurité, où sont ensevelis d'âge en âge les meilleures des vertus humaines."

Les fatigues et les privations d'une pareille existence épuisaient en peu d'années les tempéraments les plus robustes : la plupart des curés y trouvaient une mort prématurée. L'abbé Morel y succomba dans la force de l'âge, à la suite des intempéries qu'il eut à endurer pendant une mission à Champlain. Ses restes reposent dans la cathédrale de Québec, dont il était l'un des chanoines. Bien des curés admirables de zèle et de dévouement se sont succédé entre la Rivière-du-Sud et la Rivière-du-Loup, depuis tantôt deux siècles ; mais aucun mieux que l'abbé Morel ne mérite une place dans le souvenir des habitants de cette partie du pays.

Mgr de Saint-Vallier, qui visita tout le diocèse de Québec en 1685 et 1686, fait un tableau touchant de la vie patriarcale que menaient les anciens Canadiens, et de l'influence paternelle qu'exerçaient sur eux les curés missionnaires. "Le peuple, communément parlant, est aussi dévot que le clergé m'a paru saint. On y remarque je ne sais quoi des dispositions qu'on admirait autrefois dans les chrétiens des premiers siècles ; la simplicité, la dévotion et la charité s'y montrent avec éclat. On aide avec plaisir ceux qui commencent à s'établir, chacun leur donne ou leur prête quelque chose, et tout le monde les console ou les encourage dans leurs peines. . . .

"Il y a quelque chose de surprenant dans les habitations qui sont les plus éloignées des paroisses, et qui ont même été longtemps sans voir de pasteur. Les Français s'y sont conservés dans la pratique du bien, et, lorsque le missionnaire qui a soin d'eux fait sa ronde pour aller administrer les sacrements d'habitation en habitation, ils le reçoivent avec une joie qui ne se peut exprimer ; ils font tous leurs dévotions, et on serait surpris si quelqu'un ne les faisait pas ; ils s'empressent à écouter la parole de Dieu, ils la goûtent avec respect, ils en profitent avec une sainte émulation ; celui qui donne sa maison pour y célébrer les divins mystères s'estime infiniment heureux et honoré ; il donne ce jour-là à manger aux autres ; le repas qu'il fait est une espèce d'agape, où, sans craindre aucun excès, on se réjouit au Seigneur. . . . La conversation qui suit le dîner est une instruction familière, où les plus âgés n'ont point honte de répondre aux questions que fait le missionnaire. On l'informe ensuite des petits démêlés qui peuvent être entre les familles ; et, s'il se trouve quelque différend, ce qui est rare, il l'accorde sans que les parties résistent. Chaque maison est une petite communauté bien réglée, où l'on fait les prières en commun, soir et matin, où l'on récite le chapelet, où l'on a la pratique des examens particuliers avant le repas, où les pères et les mères de famille suppléent au défaut des prêtres en ce qui regarde la conduite de leurs enfants et de leurs valets. Tout le monde y est ennemi de l'oisiveté, on y travaille toujours à quelque chose ; les particuliers ont eu assez d'industrie pour apprendre des métiers d'eux-mêmes ; de sorte que, sans avoir eu le secours d'aucun maître, ils savent presque tout faire." (*Etat présent de l'Eglise et de la colonie française dans la Nouvelle-France*, pages 83, 84 et 85.)

L'abbé H.-R. CASGRAIN.

(A suivre.)

ERRATUM.—Dans l'article précédent, première colonne, ligne 48, au lieu de : *du navire*, lisez : *des navires*. Même colonne, ligne 62, au lieu de : *leur navire* lisez : *leurs navires*.

VOYAGES A PARIS PENDANT LA PROCHAINE EXPOSITION

L'exode annuel des touristes américains pour l'Europe paraît devoir prendre des proportions extraordinaires à l'occasion de l'Exposition internationale de Paris. On s'attendait à une augmentation considérable du nombre ordinaire des voyageurs, et les différentes compagnies de steamers se proposaient de faire des réductions sur les prix de passage pour favoriser le mouvement ; mais toutes les prévisions ont été dépassées. Nombre de places sont déjà retenues, même plusieurs mois en avance. Il est évident qu'il sera plus difficile de transporter les voyageurs que de les attirer, et pas une seule compagnie n'a cru devoir baisser son tarif ; une d'entre elles, l'*Anchor Line*, a même pris le parti de l'élever pour les places de première classe, afin de ne pas être débordée par l'affluence des postulants. Il est très-possible que d'autres suivent son exemple. La Compagnie transatlantique cependant fait exception. Elle a diminué ses prix d'environ 15 % pour aller et retour. Cette compagnie a, en fait, adopté un programme particulièrement avantageux. Elle vend dès à présent des billets d'aller et retour en première classe, valables pendant un an, au prix de \$170. Les passagers arrivent à Paris quatre heures et demie après le débarquement au Havre, n'ayant pas à faire la traversée de la Manche. Les steamers partiront de New-York tous les mercredis. La compagnie délivre aussi des billets aller et retour avec un mois de séjour au nouvel Hôtel-Continental, rue de Castiglione no. 30, à Paris, au prix de \$365 à \$480 en or, ou, pour deux personnes ensemble, \$655 à \$830, sans aucune surcharge pour service, éclairage, etc. Il va sans dire que le Continental est un hôtel de premier ordre, ainsi que l'indiquent les prix de \$6.50 à \$10.50 par jour pour la pension, indépendamment du coût de la traversée.

Il y a aussi une autre combinaison, à laquelle la Compagnie transatlantique sert d'intermédiaire. M. V. Pérard, Nos. 9 et 11 Park Place, à New-York, organise une excursion spéciale qui comprendra, pour

\$350 en or, le voyage en première classe, aller et retour par les steamers de cette compagnie, avec un mois de pension dans un des premiers hôtels de Paris. Pendant ce séjour, un interprète, sinon M. Pérard lui-même, fera visiter par ses clients, outre l'Exposition, les principales curiosités de Paris et des environs, telles que Versailles, Sevres, Saint-Germain, etc. Le premier départ aura lieu de New-York vers le milieu du mois de mai ; les autres suivront en juin, juillet, août et septembre.

La plupart des compagnies de steamers augmentent le nombre de leurs voyages durant la saison de l'Exposition. La ligne Cunard aura un départ de New-York tous les mercredis, et un de Boston les samedis. La ligne Inman expédiera un steamer chaque jeudi et chaque samedi. La ligne *White Star*, au lieu d'un départ tous les neuf jours, qui est de règle pour un service d'hiver, en aura un tous les cinq jours ; la ligne *Anchor* aura un départ pour Glasgow le samedi, et un pour Londres le mercredi ; les lignes *National*, *State*, *Williams & Guion*, un départ par semaine. Les services des lignes allemandes n'offriront pas de modifications notables ;—quelques-unes auront des départs bi-hebdomadaires de Baltimore ou de Philadelphie. On peut juger par ces préparatifs que l'on compte sur une grande activité. On évalue à deux cents pour cent en minimum l'augmentation du nombre des voyageurs de cette saison sur la moyenne des années précédentes depuis la panique de 1873.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au R. V. JOSEPH T. INMAN, *Station D, New-York*.

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désiraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

Nous pouvons fournir quelques séries complètes de *L'Opinion* depuis sa fondation (1870).